1
1824
L'Imprimeur sans Caractère
François Dartois & Gabriel

L'IMPRIMEUR

SANS CARACTÈRE,

OU

LE CLASSIQUE ET LE ROMANTIQUE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. FRANCIS, DARTOIS ET GABRIEL,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS, SUR LE THÉATRE DES VARIÉTÉS, LE 18 AOUT 1824.

PRIX : 1 FR. 50 CENT.



PARIS,

CHEZ J-N. BARBA, LIBRAIRE,

EDITEUR DES ŒUVRES DE MM. PIGAULT-LEBRUN, PICARD, ET ALEX. DUVAL,

PALAIS-ROYAL, DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS, N°. 51, ET COUR DES FONTAINES, N°. 7.

1824.

PERSONNAGES — ACTEURS.

PERSONNAGES		ACTEURS.
PETIT-ROMAIN, imprimeur. . . .		M. LEPEINTRE
IN-DOUZE, libraire classique.	(1)	M. BOSQUIER.
SATINE, libraire romantique.	(1)	M. BRUNET.
ZOÉ, fille de Petit Romain		Mlle PAULINE.
Mme DURAND, épicière		Mme VAUTRIN.
JULIEN, son fils		M. PAULIN.
TAMPON, compagnon Imprimeur . . .		M. ARNAL.
Un IMPRIMEUR		M. GEORGE.

Imprimeurs travaillant chez Petit Romain.

5 Afficheurs.

Un Jockey.

La scène se passe à Paris.

(1) In-Douze doit avoir le costume de l'ancien temps, chapeau à cornes, large habit brun, gilet blanc bordé d'effilés, culotte et bas noirs, canne à bec à corbin.

Satiné est mis dans le dernier genre, chapeau de soie, gilet de poil de chèvre, cravatte à l'anglaise, redingotte à manche de gigot, pantalon à larges plis et bottes à talons; il porte un lorgnon.

IMPRIMERIE DE HOCQUET,
Rue du faubourg Montmartre, N. 4.

L'IMPRIMEUR SANS CARACTÈRE,

VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le théâtre représente l'intérieur d'une imprimerie; à droite, une presse; à gauche, plusieurs cases à composition; sur le devant, des paquets de papier à impression, et une table sur laquelle se trouvent des affiches, des brochures et tout ce qu'il faut pour écrire; d'une coulisse à l'autre et à dix pieds du plancher, des perches sur lesquelles sont étendues des feuilles de papier.

SCÈNE PREMIÈRE.

TAMPON, *compagnons imprimeurs.*

Ils portent tous des bonnets de papier; au lever du rideau ils sont occupés à déjeuner, plusieurs sont assis sur des ballots de papier à impression, d'autres à terre; Tampon est debout sur le devant de la scène, il tient du pain et du fromage.

Air : *du Carillon.*

Les imprimeurs
Ne connaiss'nt pas la paresse
Les imprimeurs
Sont tous de bons travailleurs.

TAMPON.

Sans imprimeurs
Pour les auteurs,
Queu détresse.
Et sans auteurs
Queu déchet pour l'z'imprimeurs.

CHOEUR.

Les imprimeurs, etc.

UN COMPAGNON.

Au cabaret
On s'presse
En quittant la presse,

Au cabaret
Viens, Jean, viens, J'acqu's, viens, Cadet.

CHOEUR.

Les imprimeurs, etc.

(*Ils sortent tous; excepté Tampon.*)

SCÈNE II.

TAMPON, *seul.*

Comme les ouvrages nouveaux donnent depuis queuqu' temps, aussi queu casse-tête dans notre imprimerie! à peine si nous prenons une heure pour déjeûner, il y a des jours où nous mangeons joliment du fromage. (*Il mord dans sa tartine.*) C'est des brochures, des journaux, des affiches, des billets de faire part, sans compter que monsieur In-douze, ce gros libraire de la rue Saint-Jacques, et monsieur Satiné, ce petit libraire du Palais-Royal, nous donnent furieusement de besogne avec leurs nouvelles éditions: c'est çà des pratiques: queux drôles de corps, quand par hasard ils se rencontrent ici, ils sont toujours à se disputer; pourquoi? Parce que l'un est dans les classiques, et l'autre dans les romantiques; not' maîtr' lui est pour tous les deux... Il cumule... Je ne sais pas ce que cela veut dire, mais ils ne peuvent pas se sentir.

Air : *Vaud. de la Famille du Porteur d'eau.*

Je ne sais lequel a raison :
Si de classiqu' l'on m'environne,
Le romantiqu' vient à foison,
Et franchement je m'en étonne.
Tous les deux m'embarrassent fort,
Chacun m'embrouill', chacun m'entête;
Pour m'enfoncer ils sont d'accord,
Car chaqu' jour le classiqu' m'endort,
Et le romantique m'embête. (*bis.*)

SCÈNE III.

TAMPON, ZOÉ, *arrivant par la droite.*

TAMPON.

Ah ! c'est vous, mamzelle Zoé, je croyais vous voir plutôt ce matin ?

ZOÉ.

Apprends, mon petit Tampon, que mon père me guétait, et que je n'ai pas encore pu venir dans l'imprimerie.

TAMPON.

C'est que not' bourgeois, monsieur Petit-Romain, ne badine pas sur l'article des amoureux.

ZOÉ.

Pourtant il n'est pas trop sévère.

TAMPON.

Non. je sais bien qu'il s'en rapporte un peu à vous, cependant s'il rencontrait ici monsieur Saint-Julien.

ZOÉ

Monsieur Julien est un jeune homme qui se présente avec des manières honnêtes, mon père ne dirait peut-être rien.

TAMPON.

Oui, mais avec tout ça, s'il vous destine à un autre, qu'est-ce qui sait ?...

ZOÉ

C'est ce qui me fait trembler...

TAMPON.

Dam ! je tremble aussi moi ; avec ça que je suis votre confident, et que les pères sont traîtres queu'qu'fois. Il y en a qui veulent absolument choisir le mari de leur fille, et qui se fâchent quand ils apprennent qu'elles ont de l'amour pour un autre.

ZOÉ.

Et mon père pourrait se fâcher ! aimer un jeune homme sans savoir quelle est sa famille.

TAMPON.

Ah ! par exemple, voilà ce qui m'étonne, quand je pense que vous ne connaissez encor que son nom de baptême ; Julien !

ZOÉ.

Il m'a assuré que bientôt il se présenterait à mon père, et qu'il se ferait connaître.

TAMPON.

A la bonne heure.

ZOÉ.

S'il devient mon mari, il faut bien qu'il se nomme... Sans cela...

TAMPON.

Sans cela, vos enfans seraient des anonymes.

ZOÉ.

Air : *Vaudeville de l'Isle des Noirs.*

S'il me chérit comme je l'aime,
Dans peu je le forcerai bien
A me dire son nom lui-même,
Je veux qu'il ne me cache rien.
Et si voyant dans mon ménage
Des enfans qui font mon bonheur
On applaudit à notre ouvrage
Je veux pouvoir nommer l'auteur. (*trois fois.*)

TAMPON.

C'est bien le moins... Mais tenez mamzelle, je crois que le voilà qui guette s'il peut entrer. (*Parlant à la cantonnade.*) Entrez, monsieur Julien, entrez...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, JULIEN.

JULIEN, *il entre avec précaution.*

J'étais impatient de vous voir, ma chère Zoé.

ZOÉ.

Et moi aussi, monsieur, mais votre chère Zoé veut absolument savoir aujourd'hui ce que vous lui avez

caché jusqu'à présent... d'abord, si elle peut compter sur votre amour?

JULIEN.

Pouvez-vous en douter.

ZOÉ.

Ensuite vous m'avez promis de me faire connaître votre famille?

JULIEN.

Mais ne savez-vous pas déjà...

ZOÉ.

Je sais que je vous vis pour la première fois, il y a quinze jours, au bal que donnait notre marchand de papiers; je sais que vous dansez fort bien; que j'appris, en vous regardant, trois figures que je ne connaissais pas. Je sais que depuis ce temps vous venez tous les matins ici; enfin, je sais que mon père, qui ne vous a pas encore aperçu, ne se doute de rien; mais il est temps de m'apprendre le reste, et je compte que vous voudrez bien ne pas me faire languir.

JULIEN.

Ne pressons rien, tout se découvrira... le mystère dont je m'enveloppe est indispensable pour la réussite de mes projets, je connais l'esprit un peu incertain de votre père, j'ai écrit dans plus d'un genre, et toutes mes mesures sont prises pour qu'il ne puisse me refuser votre main.

ZOÉ.

Mais encore, je voudrais...

JULIEN.

Air : *de Jadis et Aujourd'hui.*

Que votre âme soit moins craintive,
J'ai de l'adresse et de l'amour;
Et quelque chose qu'il arrive,
N'ayez nulle crainte en ce jour.

ZOÉ.

Moi, craindre! jugez mieux mon ame,
Je sens redoubler mon ardeur,
Et quand je serai votre femme
Vous verrez que je n'ai pas peur. (*bis*)

TAMPON, *revenant du fond de l'imprimerie.*
Monsieur! mamzelle! v'là M. Petit-Romain.

ZOÉ.

Mon père!

JULIEN.

Je me sauve.

TAMPON.

Ça n'est pas possible.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, PETIT-ROMAIN. *Il entre par le fond en parlant à la cantonnade.*

PETIT-ROMAIN.

Mettez la *Famille du Capitoul* à la rame, faites sécher la *Dame du Lac* et pendez *le Renégat*... (*Il se retourne et voit Julien.*) Ah! monsieur, pardon, je ne vous avais pas aperçu; quel sujet vous amène dans mon imprimerie?

JULIEN, *embarrassé.*

Monsieur...

PETIT-ROMAIN.

Quelqu'ouvrage, sans doute?

JULIEN, *vivement.*

Oui, oui, monsieur, c'est un ouvrage.

TAMPON.

Et même un fort joli ouvrage. (*Il regarde Zoé.*)

PETIT-ROMAIN.

Tu le connais?

TAMPON.

Oui, un peu... j'ai vu le manuscrit.

PETIT-ROMAIN.

Monsieur, je ne négligerai rien pour que nous traitions ensemble.

Air : *de Julie.*

Croyez-vous que l'ouvrage plaise?

JULIEN.

Je suis certain de son succès.

PETIT-ROMAIN.

Est-il dans la manière anglaise?

JULIEN.

Il est dans le genre français.
Par maint ouvrage qui prospère
Très-souvent on est endormi ;
Je suis bien sûr que celui-ci
Produit un effet tout contraire? } (*bis.*)

PETIT-ROMAIN.

Puis-je savoir le nom de monsieur l'auteur?

TAMPON.

Monsieur est un anonyme?

PETIT-ROMAIN.

J'ai toujours estimé l'auteur qui, par modestie, veut taire son nom.

JULIEN.

Quelquefois cela est nécessaire, mais pas toujours.

PETIT-ROMAIN.

Non, pas toujours, mais la modestie est le cachet du talent.

JULIEN.

Cela dépend des écrits que l'on doit signer.

Air : *Vaud de la Robe et des Bottes.*

Si tôt ou tard ma plume forte et sage
Montre un abus ou signale une erreur,
Moi, je veux mettre avec courage
Mon nom sous les yeux du lecteur,
On croit bien mieux l'écrivain plein de zèle,
Qui sait unir le courage au talent ;
La vérité paraît moins belle
Quand on se cache en la montrant. } (*bis.*)

PETIT-ROMAIN.

Certainement, monsieur, il ne faut jamais garder l'anonyme.

JULIEN.

Mais l'ouvrage qui m'attire chez vous, monsieur, est tout-à-fait étranger aux abus, et pour qu'il porte mon nom, je n'attends que votre suffrage.

PETIT-ROMAIN.

Monsieur, vous l'aurez, j'en suis certain, je n'ai qu'une parole.

JULIEN.

Air : *Je regardais Madelinette.*

Pour tout préparer je vous quitte.

PETIT ROMAIN.

Vous êtes prompt, je vois cela ;
Vous voulez que ça marche vîte,
Et rien ne vous arrêtera.

JULIEN.

Oui, le sort me sera prospère,
Mon ouvrage réussira.

PETIT ROMAIN.

Vous voulez donc devenir père ?

JULIEN.

Mais je ne viens que pour cela.

ENSEMBLE.

Pour tout préparer {je vous / il nous} quitte, etc.

JULIEN.

Je crains qu'un autre, quel dommage,
Ne me prenne un sujet si doux.

ZOÉ, *timidement.*

Personne ne pourrait, je gage,
Le traiter aussi bien que vous.

PETIT ROMAIN et ZOÉ.

Ensemble.

Pour tout préparer il nous quitte,
Car il est prompt, je vois cela ;
Mais s'il veut que ça marche vîte,
Chez {nous / moi} rien ne l'arrêtera.

JULIEN.

Pour tout préparer je vous quitte,
Je serai prompt, vous verrez cela ;
Et pour que ça marche très-vîte,
Ici rien ne m'arrêtera.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, excepté JULIEN.

PETIT-ROMAIN.

Voilà un jeune homme qui promet.

ZOÉ.

Ah ! il tiendra mon père.

PETIT-ROMAIN.

Tu crois ?

ZOÉ.

Oui, je l'ai lu dans ses yeux.

PETIT-ROMAIN.

Ah ! tu as lu dans ses yeux, eh bien ! maintenant il faut que tu lises autre part ! voici l'heure de ton maitre de français, il faut te préparer, tu es déjà très-forte sur l'italien, l'allemand, l'anglais... Il n'y a plus que le français qu'il faut tâcher d'apprendre... Une femme a toujours tant de choses à dire, qu'elle n'a pas trop de quatre langues.

Air : *Vaud. de l'Etude.*

Il faut qu'une femme étudie ;
Si ton style était plus soigné,
Tu deviendrais, je le parie,
Une petite Sévigné.
Oui, si tu veux valoir ta mère,
Il te faut l'imiter, je croi ;
Lorsque je l'épousai, ma chère, } (bis)
Elle en savait autant que moi. }

On entend la ritournelle de l'air suivant.

Ah ! ah ! voilà nos compagnons imprimeurs qui viennent de déjeûner.

ZOÉ, *sortant.*

Je vais me mettre à l'ouvrage.

(Petit-Romain s'éloigne un moment.)

SCÈNE VII.

TAMPON, Compagnons imprimeurs, ensuite six Afficheurs.

Première entrée.

CHOEUR DES IMPRIMEURS.

Air : *Des Cancans.*

Imprimons, *(bis)*
Sans relache travaillons,

Imprimons, (*bis*)
Et nous nous enrichirons.

TAMPON.

Tout l' monde lit couramment,
Aussi, vraiment,
C'est charmant,
Les écrivains maintenant
Se vendent fort joliment.

CHOEUR.

Imprimons, etc.

2.e *Entrée.*

LES AFFICHEURS.

(*Ils portent une petite échelle et un sceau.*)

CHOEUR.

Affichons, (*bis*)
Sans relâche travaillons,
Affichons, (*bis*)
Et nous nous enrichirons.

TAMPON.

On voit dans chaque quartier
Les murs couverts de papier,
Innocence, honneur, vertus,
Grand Dieu! que d'objets perdus!

CHOEUR.

Affichons, etc.

PETIT-ROMAIN, *paraissant vivement.*

Qu'est-ce que c'est donc que tout ce tapage Messieurs les compagnons imprimeurs, si vous vouliez bien ne pas faire plus de bruit que les ouvrages que vous imprimez; et vous, messieurs le afficheurs, vous croyez sans doute parler à des murs?.. Passez de l'autre côté et ne me fatiguez plus les oreilles.

(*Les imprimeurs et afficheurs sortent par la gauche, en répétant le chœur*).

SCÈNE VIII.

PETIT-ROMAIN, TAMPON.

TAMPON, *lui présentant une lettre.*

Tenez, not' maître, j'oubliais de vous remettre ce billet... c'est de monsieur In-douze.

PETIT-ROMAIN.

Un billet, voyons. (*lisant.*) « Mon cher Petit-Ro-
» main, où en êtes-vous de ma nouvelle édition de
» Buffon? — J'ai trouvé un mari pour votre fille. —
» Vous n'en finissez pas. — Un jeune homme rangé. —
» Il manquait deux feuillets dans le second volume. —
» Cela vous conviens parfaitement. — Je serai chez vous
» presqu'en même temps que ma lettre ».

Un mari pour ma fille, diable! nous en causerons, allons, vîte avant son arrivée, voyons mes épreuves, que je les corrige... (*Il va se metre à table.*) Ah! voilà les affiches du spectacle Gaulois, ce sont les combats des coqs, ça me fait penser qu'après la représentation, le directeur m'a invité à dîner avec deux acteurs... C'est dur... Ah! voilà mes deux épreuves, celle de l'édition de Buffon, pour monsieur In-douze, et celle du nouveau roman anglais, pour monsieur Satiné... J'en suis resté ici au moment où le noble lord envoie une parure de diamans à sa belle, et là, j'en suis au poulet d'inde... Ah! les maudits compositeurs... Poulet avec deux L; je sais bien qu'ils vont me dire que poulet doit prendre deux LL, si je n'étais pas-là pour surveiller... dépêchons-nous, car mes deux libraires ne peuvent tarder.

SCÈNE IX.

PETIT-ROMAIN, TAMPON, Mme DURAND.

TAMPON, *faisant entrer madame Durand.*

Par ici, par ici; not' maître, c'est madame Durand qui voudrait vous parler, sans vous commander.

Mme DURAND, *elle entre vivement.*

Votre servante, monsieur, vous êtes monsieur Petit-Romain?

PETIT-ROMAIN.

Oui, madame, pour vous servir. (*à Tampon, en lui donnant les deux épreuves.*) Vas faire terminer les corrections. (*Tampon entre dans l'imprimerie.*) Madame, vous venez peut-être faire imprimer quelqu'annonce.

Mme DURAND.

Non, monsieur.

PETIT-ROMAIN.

Ou vous abonner à quelque journal?

Mme DURAND.

Je ne m'abonne pas aux journaux, monsieur, je les achète à la livre.

PETIT-ROMAIN.

Ah! madame est marchande?

Mme DURAND.

Epicière en gros et en détail, pour vous servir.

PETIT-ROMAIN.

C'est-à-dire que vous venez me demander ma pratique?

Mme DURAND.

Du tout, vous êtes veuf, je suis veuve...

PETIT-ROMAIN, *souriant.*

Eh bien! est-ce que par hasard j'aurais fait quelqu'impression sur madame?

Mme DURAND.

Du tout, vous avez une jolie fille, et moi un joli garçon qui a de l'esprit comme quatre...

PETIT-ROMAIN.

Un joli garçon, je ne le connais pas.

M DURAND.

C'est égal, votre fille le connaît : ces jeunes gens s'aiment et si vous le voulez nous leur ferons contracter des nœuds...

PETIT-ROMAIN.

Un moment... Ma fille est encore bien jeune, son éducation n'est pas achevée... Ah! quand elle aura fait sa rhétorique, et ses humanités...

Mme DURAND.

Ses humanités !

PETIT-ROMAIN.

D'ailleurs, faut-il vous le dire ? j'ai déjà quelqu'un en vue pour elle.

Mme DURAND.

Vous n'avez pas promis ?

PETIT-ROMAIN.

Non pas précisément... d'abord je n'ai qu'une parole... mais...

Mme DURAND.

Mais, mais, monsieur Petit-Romain, le devoir d'un père est d'assurer avant tout le bonheur de son enfant... êtes-vous père ?

PETIT-ROMAIN.

Si je suis père... puisque j'ai une fille, et une fille qui me ressemble comme on ne se ressemble pas; mais si vous me poussez à bout, je vous dirai qu'une alliance entre nous n'est guère possible : l'imprimerie et l'épicerie ne peuvent marcher ensemble; ce serait mêler les beaux-arts avec la canelle.

Mme DURAND, *élevant la voix.*

La canelle! la canelle! savez-vous, monsieur Petit-Romain, que je donne cinquante mille francs de dot à mon fils ; cette canelle-là vaut bien toutes vos presses et tous vos tampons.

PETIT-ROMAIN.

Ah! un moment.

Mme DURAND.

Air : *Voulant par ses œuvres complettes.*

Avec la canell' que j' débite,
Monsieur l'imprimeur, je vous l' dis,
J' viens d'ach'ter et d' payer tout d' suite
Deux belles maisons à Paris.

PETIT-ROMAIN.

Votre esprit par là se décèle,
Il vaut bien mieux, et pour raison,
Mettre la canelle en maison
Que d' mettr' les maisons en canelle. (*bis*)

PETIT-ROMAIN.

Et vous aussi vous faites bâtir. En fait-on maintenant des maisons dans Paris.

Air : *Contredanse de la Poule.*

En se promenant dans les rues,
On pourrait croire, en vérité,
Que les maisons tombent des nues;
Pour moi, j'en suis épouvanté :
Je sais, et je dois l'avouer,
Qu'il faut, quoiqu'on dise ou qu'on fasse,
Pour les gens qui changent de place,
Des appartemens à louer.
Pourtant, sans que l'on y regarde,
La hausse est sur chaque loyer,
Et pour le prix d'une mansarde
Jadis on logeait au premier.
Nous avons vu pendant long-temps,
Toujours contens de leur salaire,
Les maçons travailler pour faire
Des maisons pour les habitans :
Bientôt nous verrons le contraire,
Car je crains, pour bonnesr aisons,
Qu'on ne soit obligé de faire
Des habitans pour les maisons. } (*bis*)

Vous me direz que cela ne me regarde pas; mais revenons à nos enfans.

Mme DURAND.

Allons, allons, monsieur Petit-Romain, vous êtes fier, mais dans le fond, vous êtes raisonnable, quoiqu'imprimeur.

PETIT-ROMAIN.

Et moi, je crois que vous êtes une bonne femme, quoiqu'épicière... vous dites que vous donnez cinquante mille francs à votre fils ?

Mme DURAND.

Et je promets au beau-père un pot de vin en olives et en raisinet de Bourgogne.

PETIT-ROMAIN.

Ah ! voilà les moyens de séduction.

Mme DURAND.

C'est convenu, j'accepte votre fille.

PETIT-ROMAIN.

Alors si vous l'acceptez, il faut bien que je vous la donne.

Mme DURAND.

Et je vais vous chercher mon fils, oh ! moi, je suis ronde en affaires.

PETIT-ROMAIN.

Je le vois parbleu bien que vous êtes ronde.

Mme DURAND.

Vous consentez...

PETIT-ROMAIN.

Je n'ai qu'une parole.

(*Madame Durand sort.*)

SCÈNE X.

PETIT-ROMAIN, *seul.*

Diable de femme va... elle m'a tout attendri en me parlant du bonheur de mon enfant et de son raisinet de Bourgogne, c'est que j'ai un cœur tout-à-fait paternel, moi ! mais que va dire monsieur In-Douze qui doit me proposer un gendre.

IN-DOUZE, *dans la coulisse.*

C'est une horreur ! c'est épouvantable !

PETIT-ROMAIN.

Je crois, Dieu me pardonne, que je l'entends.

SCÈNE XI.

PETIT-ROMAIN, IN-DOUZE.

IN-DOUZE, *il entre en colère, et s'arrête en apercevant Petit-Romain.*

Ah! vous voilà, monsieur l'Imprimeur, vous êtes un joli garçon.

PETIT-ROMAIN.

Il est possible que vous me trouviez joli, mais je ne suis pas garçon.

IN-DOUZE.

Vous faites le plaisant, je crois.

PETIT-ROMAIN, *souriant.*

Qu'avez-vous donc, gros père.

IN-DOUZE.

Tu quoque.

PETIT-ROMAIN.

Qu'entendez-vous par *tu quoque.*

IN-DOUZE.

Et vous aussi vous donnez dans le romantique: je viens de voir placarder à votre porte *han d'Islande; coram populo.*

PETIT-ROMAIN.

Que voulez-vous; le *Château du Tenare*, les *Démons amoureux*, la *Fille de l'Enfer*, tout cela se vend le diable.

IN-DOUZE.

Et tout cela devrait y aller.

Air : *du Château de mon oncle.*

Mon cher, nous sommes perdus,
Les genres sont confondus,
Un *Vampire* est prôné,
J'en reste tout consterné;
On imprime *Ivanohé*,
On imprime *Ipsiboé*,

Et la noire *Ourika*
Que plus d'un blanc critiqua ;
Oui, c'est une rage,
Rien ne décourage ;
On imprime un *Damné*,
Qui meurt avant d'être né,
Quand le *Solitaire*,
Par certain libraire,
Se porte, sans témoin,
Chez un épicier du coin.
Les neuf Muses sont en pleurs,
Ah ! messieurs les imprimeurs !
Imprimez, croyez-moi,
Des auteurs de bon aloi,
Molière, *Régnard*, *Boileau*,
Et *Lafontaine*, et *Rousseau*,
Vous aurez des succès :
Voilà des auteurs français !

PETIT-ROMAIN.

Et ces auteurs-là ne vendent plus leurs manuscrits... c'est tout bénéfice pour les libraires.

IN-DOUZE.

Oui, mon ami, vivent les morts, voilà les gens qui nous font vivre, et voilà le vrai classique ! à propos, je vous ai écris ce matin que j'avais un mari pour votre fille... mais après ce que je vois...

PETIT-ROMAIN.

Dites toujours.

IN-DOUZE.

C'est un garçon bien nourri.

PETIT-ROMAIN.

Tant mieux, je veux pour gendre un bon vivant qui me tienne tête à table.

IN-DOUZE.

Vous ne me comprenez pas, je dis qu'il est bien nourri de nos classiques, et tout plein de son grec et de son latin.

PETIT ROMAIN.

Ah ! bon, je n'entendais pas le latin ; et est-il riche.

IN-DOUZE.

Soixante mille francs comptant.

PETIT-ROMAIN.

Soixante mille francs, (*à part*), madame Durand, serviteur pour votre canelle, (*haut*), mon ami; vous savez si j'aime le classique.

IN DOUZE.

Vous acceptez.

PETIT-ROMAIN.

Je n'ai qu'une parole.

IN-DOUZE.

Allons, je vois qu'on en reviendra au vrai beau... mais j'exige que vous rompiez tout-à-fait avec ces romanciers qui déshonorent vos presses.

PETIT-ROMAIN.

Il n'y a pas de presse pour eux, je partage entièrement votre opinion.

Air : *Voyage, voyage.*

Que ce genre, que je méprise,
Soit à jamais proscrit par l'art;
Sur les rives de la Tamise
Renvoyons cet enfant bâtard :
Prenez votre volée,
Vierge de la vallée,
Que l'homme des déserts
Passe les mers.
Chambre à coucher de la nature,
Coiffure
Des bois d'alentour,
Grand flambeau du jour,
Famille des champs,
Tapis du printemps,
Vieillard du tombeau,
Enfant du hameau,
Monstre, nain, géant,
Rentrez (*bis.*) dans le néant.

(*Parlant.*) Adieu à la voûte des montagnes, au grand escalier du monde, et à la chandelle de l'univers vulgairement appelée la Lune; vous allez vous éclipser, et nous verrons même tomber dans l'eau

La fille (*bis*)
Du torrent.

IN DOUZE.

Bravo, mon ami, bravo; mais il faut me promettre aussi de ne plus travailler pour monsieur Satiné, ce libraire à la mode, qu'on ne voit jamais dans sa boutique, et qu'on rencontre toujours dans son cabriolet.

PETIT-ROMAIN.

Un libraire en cabriolet! il faut passer les ponts pour voir ces choses-là.

IN-DOUZE.

Tout le pays latin en est révolté!

Air : *Le luxe de ce beau danseur.*

Un équipage! ô *tempora!*
La postérité le niera :
Je sens redoubler ma colère,
Sans craindre le censeur sévère.
Dans un tilbury, le matin,
On voit s'élancer un libraire,
Lorsque tous ceux du quai Voltaire
Vont à peine dans un sapin.

PETIT-ROMAIN.

Vous avez raison, c'est scandaleux, et un imprimeur qui se respecte, ne peut pas recevoir un homme de cette trempe-là... un monsieur Satiné...

TAMPON, *accourant, et tirant Petit Romain à part.*

Monsieur, voilà monsieur Satiné qui descend de cabriolet à notre porte.

PETIT-ROMAIN, *bas.*

Conduis-le un moment dans ma chambre, et qu'on ait pour lui les plus grands égards. (*haut à In-Douze*), si vous voulez entrer dans l'imprimerie, vous verrez vos épreuves?

IN-DOUZE.

Ah! oui, les épreuves de mon Buffon... j'y vais... touchez là, vous êtes un homme de tête.

PETIT-ROMAIN, *lui serrant la main.*

Ma femme me l'a toujours dit.

In-Douze entre dans l'atelier.

SCÈNE XII.

PETIT-ROMAIN, *seul.*

Ah ! m'en voilà débarrassé, et je vais...

SATINÉ, *dans la coulisse.*

Je n'ai qu'un mot à lui dire.

SCÈNE XIII.

PETIT-ROMAIN, SATINÉ, *il est suivi d'un jokey.*

SATINÉ, *entrant.*

Ah ! parbleu ! il est seul (*à son jokey*) James ! James ! tu vas passer chez mon tailleur pour mon habit, et chez mon relieur pour mon Walter-Scott ; tu diras à l'un que je veux du Louviers, et à l'autre du veau fauve.

(*Le jokey sort.*)

PETIT-ROMAIN.

Je vous attendais, monsieur Satiné ; si vous aviez eu là votre cabriolet, je vous aurais proposé de faire emporter tous ces derniers romans que j'ai imprimés pour vous, mais je pense que cela serait trop lourd pour votre cheval.

SATINÉ.

Pauvre bête, si elle ne portait pas plus lourd que cela.

PETIT-ROMAIN.

J'oubliais que vous n'allez jamais à pied.

SATINÉ.

Ah ! mon dieu, je suis sorti sans dire à mon premier commis de remettre trois cents francs à ce jeune auteur qui vient de me vendre un ouvrage charmant cent louis, c'est pour rien.

PETIT-ROMAIN.

Vous lui donnez un à compte ?

SATINÉ.

Non, je lui donne le tout.

PETIT-ROMAIN.

Comment, vous payez cent louis avec trois cent fr. ?

SATINÉ.

Eh! oui, mon cher, j'achète un manuscrit cent louis dans les journaux, pour l'amour-propre de l'auteur, et trois cent francs espèces sonnantes, pour la bourse de l'homme de lettres.

PETIT-ROMAIN.

Vous entendez parfaitement le romantique.

SATINÉ.

Du romantique, toujours du romantique, je ne sors pas de là; aussi tout le monde chez moi l'est.

PETIT-ROMAIN.

C'est vrai, car je me rappelle que l'autre jour je demandais à votre bonne qui épluchait des épinards, si vous étiez chez vous, elle m'a répondu par une phrase diablement romantique : « la maison de l'hospitalier est » veuve depuis la septième heure du jour. » Je lui ai dit que je reviendrais à l'heure de votre dîner, elle m'a répondu : « la casserole oisive reste attachée au clou du » foyer domestique. »

SATINÉ.

Elle voulait dire que je dînais en ville. Oui, mon cher, je suis romantique ; et dans ce moment même je m'occupe d'un roman où je veux vous faire jouer un rôle.

PETIT-ROMAIN.

Un rôle, j'en ai joué plus d'un dans ma vie : le monde n'est autre chose qu'un théâtre où chacun a son emploi ; à quatre ans je jouais déjà très-bien les rôles d'enfans, à vingt j'ai pris les rôles d'amoureux, à trente j'étais père, et à cinquante me voilà dans les caractères. Si vous voulez un jour me donner une heure, je vous raconterai mon histoire, il y a de quoi faire huit beaux volumes avec vignettes dans le genre anglais.

SATINÉ.

C'est donc un peu noir ?

PETIT-ROMAIN.

De temps en temps : une naissance orageuse, descoups

de poings de donnés, des femmes désolées, une mort qui aurait été prématurée sans une circonstance fortuite et dépendante de ma volonté, enfin du romantisme tout pur.

SATINÉ.

Ce que je vous propose est plus couleur de rose; en deux mots, voici le fait : je connais un jeune auteur qui est amoureux de mademoiselle Zoé.

PETIT-ROMAIN.

Ma fille, (*à part*), ah! ça mais, ils ont tous juré...

SATINÉ.

Il y a déjà quelque temps que le roman est commencé, le dénouement approche : j'ai promis à mon jeune homme, qui ne respire que le romantique; sans cela je ne me mêlerais de rien; j'ai promis, dis-je, que vous consentiriez...

PETIT-ROMAIN.

Diable, mais c'est aller un peu vîte.

SATINÉ.

J'ai donné ma parole, j'ai répondu pour vous enfin, et vous savez que dans le commerce, qui répond...

PETIT-ROMAIN.

Paye... (*à part*), je ne manquerai pas de gendres, (*haut*), mais...

SATINÉ.

Mais, mais, voyez ce que je vous propose, quatre vingt mille francs de dot, deux presses anglaises, et trente volumes à imprimer par an, voilà de quoi enfoncer tous les classiques de la Capitale.

PETIT-ROMAIN.

Dans le fait, les classiques, qu'est-ce que c'est que les classiques?

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, IN-DOUZE, *il reste au fond du théâtre.*

IN-DOUZE.

Que vois-je? monsieur Satiné ici?

PETIT-ROMAIN.

Les classiques! car je suis tout à fait de votre avis; les classiques ne sont que des prétendus savans qui, sous le prétexte qu'ils savent le Grec et le Latin, ont l'audace d'appeler ignorans ceux qui ne savent rien.

IN-DOUZE, *au fond.*

L'infâme!

PETIT-ROMAIN.

Air : *L'autre jour la p'tit' Isabelle.*

Laissons là les lois d'Aristote,
Dont nos savans sont encroûtés,
Brûlons, mettons en papillotte
Ces bouquins des rats respectés;
De Boileau l'esprit satirique
Est bien triste, bien ennuyeux;
L'art poétique *(bis)*
Est bien vieux,
Suivons le génie à la trace.

(*Parlant.*) Nous enserons quittes pour ne pas passer par le pontdes Arts, attendu que cela ne nous conduirait qu'à l'Institut où nous trouverions une quarantaine de classiques, les bras croisés, ronflant dans leur fauteuil comme sur leur oreiller...

(Reprenant l'air.)
Ils rêvent qu'ils sont au Parnasse,
Il ne faut pas les réveiller.

IN-DOUZE.

Le scélérat!

PETIT-ROMAIN.

Et pour vous prouver le peu de cas que je fais de leur école, vous pouvez aller chercher votre protégé, je n'ai qu'une parole.

IN-DOUZE, *s'avançant.*

Ah ! c'est trop fort !

PETIT-ROMAIN.

Ciel !

SATINÉ, *surpris.*

Monsieur In-Douze.

IN-DOUZE, *à Petit-Romain.*

Air : *Qu'un poète.*

Quel outrage, (*bis*)
Tenir un pareil langage,
Quel outrage, (*bis*)
Imprimeur
Crains ma fureur.

SATINÉ.

Il a dit la vérité.

IN-DOUZE.

Moi, s'il faut que je la dise,
Il a dit une bêtise..

PETIT-ROMAIN.

Pas de personnalité.

SATINÉ, IN-DOUZE.

Vous êtes un fanatique.

PETIT-ROMAIN.

Je me vois entre deux feux,
Le classique et le romantique
Vont-ils se prendre aux cheveux ?

ENSEMBLE.

Quel outrage, etc.

IN-DOUZE, *à Satiné.*

Oui, il n'y a rien de plus sot, de plus extravagant que les ouvrages qui sortent de chez vous.

PETIT-ROMAIN, *bas à In-douze.*

Bien.

SATINÉ, *au même.*

Ce sont vos gothiques productions, qui par leur masse, forment une barrière pour arrêter la marche entraînante du génie.

PETIT-ROMAIN, *bas à Satiné.*

Mais il sautera par-dessus.

IN-DOUZE.

Eh bien! oui, oui, j'aime le vieux, puisque vieux il y a, mais mes gothiques productions sont plus neuves que vos nouveautés.

PETIT-ROMAIN, *à In-douze.*

C'est juste.

IN-DOUZE.

Air : *de Marianne.*

Oui, du vieux je suis idolâtre;
J'adore tous les vieux bouquins,
Les vieux auteurs, le vieux théâtre,
Les vieux amis et les vieux vins;
Oui le gothique,
Le beau, l'antique,
Feront toujours la nique
Au romantique,
Le seul classique
Est authentique.
Plaire au public
En tout temps fut le hic;
Vos beaux esprits qui font merveille.
Et dont l'air neuf est tant prôné,
Viendront tous se casser le né
Contre le vieux Corneille. (3 *fois.*)

SATINÉ.

Mon cher, vous serez toujours le privélégié des ganaches.

IN-DOUZE, *lui sautant au col.*

Des ganaches!

PETIT-ROMAIN, *les séparant.*

Messieurs! messieurs!

IN-DOUZE, *à Satiné.*

Tu ignarus similis, animali.

SATINÉ, *en cherchant à lui donner des coups de pieds dans les jambes, attrape Petit-Romain.*

Animali vous-même, vieux pédant!

PETIT-ROMAIN, *se mettant entre les deux.*

Un moment donc.

IN-DOUZE, *lui donnant un coup qui touche la tête de Petit-Romain.*

Un freluquet comme cela !

PETIT-ROMAIN, *à part.*

Ah ça ! le romantique me donne des coups de pieds dans les jambes, et le classique m'envoye des calottes... Messieurs, par égard pour les belles et bonnes lettres, respectez ma maison, respectez-vous vous-mêmes; la littérature doit elle exciter de pareils débats, entre des hommes qui ne sont pas forcés de s'estimer, mais qui se doivent à de se détester cordialement.

IN-DOUZE.

C'en est assez, mais j'ai votre parole pour la main de votre fille, et je cours chercher celui que je destine ; adieu, imprimeur sans nerfs. (*Il sort en courroux.*)

SATINÉ.

Quant à moi, monsieur Petit-Romain, je n'en aurai pas le démenti ; je me suis engagé pour vous, avant úne demi-heure je vous présente mon gendre ; adieu, imprimeur sans sang dans les veines. (*Il sort.*)

SCÈNE XV.

PETIT-ROMAIN, *seul.*

Eh bien! ils sont bien gentils tous les deux, à les entendre ; je n'ai pas de nerfs, je n'ai pas de sang dans les veines, qu'est-ce ce qui coule là-dedans, il semblerait que je n'ai pas de volonté. Ces pauvres libraires, les voilà brouillés, je les ai connus liés... bien liés... Je veux les faire *reliés*... Mais me voilà dans un joli embarras. Trois maris pour ma fille, le fils de l'épicière, le protégé de monsieur In-douze, celui de monsieur Satiné... Je vas eux-mêmes, avoir un fameux assaut à soutenir.

SCÈNE XVI.

PETIT-ROMAIN, ZOÉ.

ZOÉ, *arrivant.*

Ah ! mon papa !

PETIT-ROMAIN.

C'est toi, Zoé ! tu arrives à-propos, je pensais à toi.

ZOÉ, *à part.*

Bon, c'est le moment de lui parler de mon mariage. (*Haut.*) Mon papa, vous m'avez dit ce matin que j'étais en âge d'être mariée.

PETIT-ROMAIN.

Eh bien ! est-ce que tu veux rester fille à présent ?

ZOÉ.

Au contraire, mon papa ; et comme je sais que vous pourriez être embarrassé pour me chercher un mari qui me convînt, je vous annonce que j'ai trouvé ce qu'il me faut.

PETIT-ROMAIN.

Et de trois.

ZOÉ.

Oui, mon papa... Je viens de le voir, il m'a appris enfin quelle est sa famille ; il est riche, sage et assez gentil.

PETIT-ROMAIN.

Ah ! il est gentil : me voilà bien, moi !

ZOÉ.

Et comme vous ne voulez que mon bonheur, j'ai répondu de votre consentement.

PETIT-ROMAIN.

Je n'ai qu'une parole.

ZOÉ.

Et je suis convenu avec lui que j'allais vous le présenter... Il est là...

TAMPON, *arrivant.*

Monsieur, voilà madame Durand.

PETIT-ROMAIN.

Ah ! gare la bombe !

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, Mme DURAND, ensuite, IN-DOUZE, SATINÉ, ZOÉ ET JULIEN.

Mme DURAND, *arrivant.*

Air : *Courant de la brune à la blonde.*

Pour se faire enfin connaître,
Mon fils se rend près de vous.

IN-DOUZE, *entrant.*

Mon protégé va paraître ;
(Montrant Zoé.)
Lui seul sera son époux.

SATINÉ, *entrant.*

Moi, qui n'en veux rien rabattre,
Avec le futur je viens...

PETIT-ROMAIN.

Pour ma fille ils vont se battre.

SATINÉ, IN-DOUZE, Mme DURAND.

Je serai son soutien.
Le voilà. (*Ils montrent Julien qui entre.*)
(Ils reprennent l'air.)

IN-DOUZE, *regardant Julien.*

Ciel ! c'est le mien !

Mme DURAND, *de même.*

C'est le mien !

ZOÉ, *de même.*

C'est le mien !

SATINÉ, *de même.*

C'est le mien !

PETIT ROMAIN, *surpris.*

C'est le sien, c'est le sien, c'est le sien ;
Il s'est donc mis en quatre.

IN-DOUZE ET SATINÉ.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

JULIEN.

Cela veut dire que je suis l'auteur favori de monsieur In-douze, le protégé de monsieur Satiné, le fils de madame Durand, et le prétendu de mademoiselle Zoé.

PETIT-ROMAIN.

Alors, vous êtes donc mon futur gendre ?

TAMPON, *chantant.*

Si vous voulez bien le permettre.

IN-DOUZE, *furieux.*

Nous avons été trompés?

SATINÉ.

Quelle alliance!

PETIT-ROMAIN, *cherchant à les calmer.*

Allons, messieurs, allons, un jeune auteur qui peut alimenter à-la-fois le libraire, l'imprimeur et l'épicière, ça doit nous convenir à tous; je suis enchanté que nous nous soyons rencontrés dans le choix d'un mari pour ma fille, car j'avais donné ma parole à tout le monde, et rien n'aurait pu me faire changer d'opinion. Oui, je vous l'avoue, mes amis, je n'ai qu'un faible, c'est d'être fort têtu, mais que voulez-vous, c'est un défaut de famille.

IN-DOUZE.

Nous différons en cela, car loin d'élever un genre pour rabaisser l'autreje dirai!

Air: *d'Aristipe.*

Quelques auteurs sont égarés sans doute,
Jeunes encor, le goût peut les sauver;
Le génie a plus d'une route,
Et par chacune ils peuvent arriver.
Vous qui fermez le temple de mémoire,
A nos auteurs, à nos succès,
Tournez vos regards vers la gloire,
Tous les chemins sont couverts de Français. (*bis*)

PETIT-ROMAIN.

C'est ça, et je dirai toujours: « *Tous les genres sont » bons hors le genre ennuyeux* ». C'est-à-dire, hors celui qui ne se vend pas. Tragique, comique, épique, lyrique, bachique, classique, romantique, et tous les iques du monde sont excellens, dès que la pratique les enlève de la boutique.

TAMPON.

C'est-ça, not' bourgeois.

VAUDEVILLE.

TAMPON.

Air : *C'est ce qui me console.*

Quand j'fum' ma pipe de tabac,
Quand j'bois mon petit verre de cognac,
Je suis un vrai classique. (*bis.*)
Mais quand j'fais filer tour à tour
L'huil' de rose et l'parfait amour,
Ça m'rend tout romantique. (*bis.*)

Mme DURAND.

Le marchand qui modestement
Fait sa fortune en travaillant,
Voilà le vrai classique. (*bis.*)
Le monsieur qui, dans un boquey,
Vole à la bourse ou disparaît,
Voilà le romantique. (*bis.*)

JULIEN.

Voyez, affrontant les boulets,
Marcher un grenadier français,
Voilà le classique. (*bis.*)
Voyez cet épais fournisseur
Parler tout haut de sa valeur,
Voilà le romantique. (*bis.*)

SATINÉ, *montrant In-douze.*

Chapeaux à cornes, habit rond,
La poudre et l'aile de pigeon,
Voilà le vrai classique. (*bis.*)

IN-DOUZE, *montrant Satiné.*

Les faux cols et les faux gilets,
Les faux toupets, les faux mollets,
Voilà le romantique. (*bis.*)

PETIT-ROMAIN.

Engraisser, truffer des poulets,
Les rôtir, les manger après,
Voilà le vrai classique. (*bis.*)
Mais faire battre des chapons
Et faire payer les dindons,
Voilà le romantique. (*bis.*)

ZOÉ, *au public.*

Pour qu'une pièce ait du succès,
Compter sur l'esprit des couplets,
Voilà le vrai classique. (*bis.*)
Mais pour qu'ils soient bien applaudis,
Compter un peu sur les amis,
Voilà le romantique. (*bis.*

FIN.